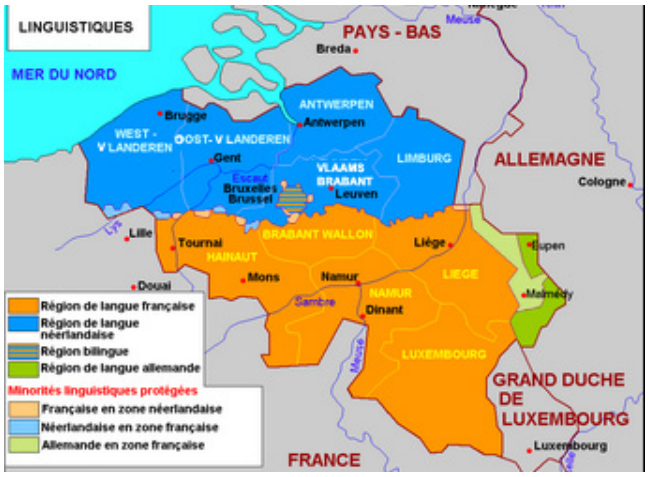
Emile FERNAGUT (1853 - 1937) et Marguerite LEROY (1867-1946), son épouse

Par Bernard Fernagut (1907-1998), leur fils



Mes parents étaient de souches bien différentes. Mon père était d'origine flamande. Ces ancêtres vécurent depuis le XVIIème siècle en Flandre méridionale, à cheval sur la Flandre belge et la Flandre française. Des documents d'époque indiquent que cette branche flamande des Fernagut était établie dans cette région au sud de Bruges (Bruges, Courtrai, Louvain) depuis au moins 1522.

L'origine du nom serait « Fer Aigu », appellation donnée au chef maure qui défia Roland au combat singulier à cause de sa fameuse lance (« Fer Aigu »). On retrouve ce symbole dans les armoiries de Fernagut au VIIIème siècle (d'Hozier du Langue doc).

Ma mère, par contre, était d'origine normande. Les Leroy s'établirent dans les forêts du pays d'Auge à la fin du XVIIème siècle. L'origine du nom viendrait du fait qu'ils exploitaient des bois pour le roi (mats de bateau, etc.).

Mon père était né à Hazebrouck. Il me disait que dans cette région des villages étaient coupés en deux par la langue et que d'un côté de la rue on parlait français et de l'autre flamand. Son père était huissier et nous avions de lui à Saint-Pierre un grand portrait qui le représentait en uniforme de sa charge, l'épée à côté. C'était très sombre et je ne sais où ce tableau finalement alla. Mon père fut orphelin de bonheur et il ne fit pas de service militaire étant « fils aîné et de veuve » (il avait une sœur « tante Emma »). Il a été faire ses études dans un petit séminaire. À l'époque il y avait de ces écoles où se trouvaient des enfants que l'on pensait qu'ils pourraient être prêtre. À la fin des études, s'ils avaient la vocation, ils allaient au grand séminaire, sinon ils suivaient leur voie ailleurs (à Biviers, nous connaissons un médecin militaire en retraite qui a commencé ainsi ses études).

Mon père fit sa médecine et fut interne à Versailles. C'est là où il connut le docteur Dentu.

Mon père effectivement parlait assez peu de sa famille du Nord. Je pense que se sentant dans une structure normande, un « homme du Nord » devait faire figure de « horsain » c'est-à-dire quelqu'un qu'on regarde un peu avec méfiance. A Hazebrouck, il y avait la maison familiale en face de la sous-préfecture. Tante Emma y habita jusqu'à ce qu'elle alla à Paris s'occuper de ses neveux étudiants. Ensuite la maison fut louée à M. Flipo. Pendant des années nous entendions parler des « dommages de guerre », la maison ayant été touchée en 1914. Mon père allait de temps en temps à Lille et Hazebrouck. Robert se rappela qu'ils y rencontraient des parents et des amis. L'un avait un magasin de bicyclettes et un garage, un autre une brasserie assez importante sur une colline près de Hazebrouck. Ils voyaient les Vitse (ancien brasseur puis directeur de la société auxiliaire

de crédit, père de Thérèse O…ruelle) que nous avons eu une année avec sa famille à Marie Joly, les Plancke dont l'un fut général et sans doute aussi l'abbé Lemire.

En tout cas, mon père nous rapportait toujours des « pains du Nord » (une sorte de Kouglof (?) aux raisins dont nous raffolions).

Une fois docteur en médecine, son ami Dentu lui vanta le pays d'Auge, bien plus agréable que le « Plat pays ». Mon père se décida donc pour Saint-Pierre-sur-Dives et y épousa la soeur de la femme de son ami Dentu.

Ma mère était bien telle que l'ont décrite ses petits-enfants. Ses parents possédaient de beaux domaines et étaient des notables. Mais il y eut six enfants et tout fut coupé en six parts, la moitié allant donc à trois religieuses, soeurs de ma mère :

- Tante Jeanne qui fit une belle carrière à la Vierge Fidèle,
- Tante Adèle qui mourut jeune, poitrinaire ;
- Tante Hélène, enfin, religieuse de Marie Auxiliatrice, dont on a une photo comme directrice d'un collège à Naples.

Ajoutons à ce sujet qu'il y eut encore une Mère Marie-Hélène à la Providence d'Alençon, tante de ma mère et une cousine bénédictine à Bayeux qui m'impressionnait par ses mains tordues par les rhumatismes. Notons aussi Madeleine Leroy, nièce de ma mère qui entra aussi à la Vierge Fidèle (elle n'était pas très douée mais fut pistonnée par Tante Jeanne). Je me rappelle sa prise de voile qui correspondait, je crois, à l'inauguration de la magnifique table de communion en Lalique et où on nous servit généreusement le rhum blanc de la « plantation » de nos mères à la Martinique.

Du côté masculin, il y eut Jean Leroy, neveux de ma mère, garçon très doué, séminariste à Saint-Sulpice (sulpicien) ou à Issy-les-Moulineaux. Il fut tué en 14. Et enfin l'abbé Labutte, vicaire général de Bayeux.

Notons qu'en dote, les religieuses reçurent de belles fermes et de bons herbages et que l'oncle Emile en avait gros sur le coeur.

J'aimais beaucoup mes parents. J'étais le « petit dernier ». Mon père avait cinquante-trois ans quand je suis né et ma soeur avait vingt ans de plus que moi et mon dernier frère dix ans. Étant le « petit dernier », j'aimais me blottir près de ma maman qui m'appelait « mon petit canard». Mon père aimait jouer avec moi quand j'étais jeune. Je me souviens que le soir, après le dîner il aimait se promener dans la salle à manger en me prenant par la main, sautillant et chantant une chanson flamande : « Moudretchen a botteram, a botteram deureuse escame carorisom, Reusse come carorisom, Reusse come ». C'était la chanson de la Ducasse de Cassel, le Reusse étant le géant que l'on promenait par la ville (j'ignore complètement l'orthographe de cette chanson, d'ailleurs c'est la seule fois où l'administration des impôts entendit mon père parler flamand).

Mon père avait une voix grave, bien timbrée et le soir il lisait à haute voix, à la veillée, pendant que ma mère tricotait ou faisait de la pyrogravure ou de l'aquarelle (ma soeur aussi, les Dentu ont encore une pyrogravure

qu'elle avait faite). Je me rappelle du « génie du christianisme » de Chateaubriand entre autres. Puis, quand dix heures sonnait, mon père s'arrêtait et disait : « il est temps de monter ». Mon père aimait aussi chanter quand on se réunissait au salon. Ma mère se mettait un piano. C'était des chants vigoureux. Je me souviens notamment des « deux vieux grenadiers français revenaient des prisons de Russie (1813) ». Ma soeur aussi chantait plus tard (…) fut Germaine (Raynaldo Halm : le ciel est par dessus le toit – A deux pas de la mer etc.).

Mes parents avaient un grand sens de leurs responsabilités morales et de leur devoir de bien élever leurs enfants. Ils voulaient leur donner une très bonne éducation et instruction. Pour l'éducation, ils choisirent, pour les garçons, les jésuites qui a l'époque avaient de grands collèges fort réputés (il faut noter qu'habitant Saint-Pierre, les enfants devaient obligatoirement être mis pensionnaires). Maurice, André et Robert furent envoyés à Florennes en Belgique, les jésuites étant chassés de France. Pour moi, à la fin de la guerre, je devais aller à Jersey, mais comme ils furent autorisés à revenir en France, j'allais à Evreux (Robert, par contre, alla à Saint-Joseph avant d'aller d'abord à Saint-Lô chez des pères, mais ceux-ci furent expulsés et partirent au Canada). Quant à ma sœur, l'établissement rêvé était la Vierge Fidèle où régnait, en bonne partie, la Tante Jeanne.

En ce qui concerne l'instruction des enfants :

- Maurice fut médecin ;
- André, dentiste. A la fin de la guerre, il devait aller se perfectionner à Chicago mais fut nommé directeur de l'école dentaire de l'université de Beyrouth.
- Robert alla dans une école d'agriculture en Suisse, à Grangeneuve, près de Fribourg, mais ne put terminer ses études s'étant engagé à 20 ans en 1917.
- Moi même, je suis docteur en droit.
- Ma sœur avait, selon Geneviève, un certificat supérieur. En tout cas, elle était très cultivée et possédait les arts d'agrément, requis pour les jeunes filles de bonne famille.

Mon père était bien connu à Saint Pierre et Henriette Loth nous disait qu'on l'appelait « Le bon docteur » et, elle-même, proposa, en tant que conseillère municipale, de donner le nom de « Rue du Docteur Fernagut » à la rue de l'Eau. Mon père était effectivement très bon et très charitable dans le sens noble du terme que l'on dénigre maintenant, je ne sais pourquoi. Il était très proche de ses malades et des gens dans le besoin qu'il aidait le plus possible et il souffrait de leurs misères. Henriette Loth nous rappelait un fait auquel elle avait assisté. Elle dînait avec mes parents et on servait des côtelettes de mouton. Mon père regarda son assiette et sans y toucher dit seulement : « Portez cela aux X. Ils en ont plus besoin que moi. » C'étaient de ces clients tuberculeux qu'il avait vu dans la journée et qui avaient trop peu d'argent pour s'acheter suffisamment de viande. La comparaison lui paraissait insupportable.

Je n'ai jamais entendu parler politique à la maison. Mon père votait certainement pour Laniel[1] qui fut toujours le député de la circonscription (tendance modérée). Il n'avait d'ailleurs pas de concurrent. Il fut à un moment candidat à la présidence de la République mais au 7ème tour on lui préféra René Coty. Par contre, mon père parla plusieurs fois de l'abbé Lemire, député d'Hazebrouck qui était craint à la Chambre par sa vigueur et qui avait formé avec Marc Sangnier « Le Sillon » (chrétiens sociaux). Je pense qu'il le rencontrait durant ses voyages dans le Nord.

Seul de nous tous, Maurice fit de la politique. A la fin de la guerre de 1914, il lisait « L'œuvre » (Genre Libé mais plus à gauche). Puis, plus tard, il fut conseiller général, modéré bien sûr.

Ma mère n'était pas politique mais romantique. Elle avait un penchant pour les chevaliers, la noblesse, les nobles causes perdues (la Pologne, l'Irlande, les Chouans). Caen avait d'ailleurs été l'un des refuges des

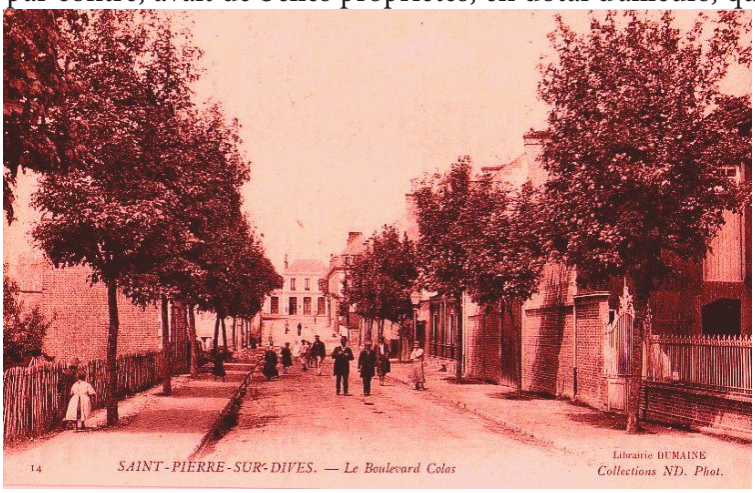
---

1 *Homme politique français né le 9 janvier 1857 à Vimoutiers (Orne) et décédé le 21 mai 1936 à Aubry-le-Panthou (Orne). Reçu à Saint-Cyr en 1875, il quitte rapidement l'armée à la demande de son père, qui souhaite le voir reprendre l'usine familiale de tissage. Maire de Beuvillers, il est député du Calvados de 1896 à 1932, siégeant à droite, comme républicain libéral. Son fils Joseph Laniel lui succède en 1932. Ce dernier fut président du Conseil sous la IVe République puis Sous-secrétaire d'État aux Finances dans le gouvernement Paul Reynaud en 1940. S'il vota les pleins pouvoirs à Pétain en juillet 1940, il devient toutefois résistant et participa à la fondation du Conseil national de la Résistance. Le 26 août 1944, il était aux côtés de De Gaulle et de Georges Bidault lors du défilé sur les Champs-Élysées. Il fonda en 1945 le Parti républicain de la liberté (PRL) qui fusionne avec les Indépendants..*

Girondins. Je me rappelle ainsi avoir appris la chanson de ralliement des Chouans : « Prends ton fusil Grégoire Prends ta gourde pour boire, les amis sont venus pour chasser la perdrix. M. de Montfort a dit à ceux de Montfort « Soyez fort, le vent du Nord combat contre la mort ».

Par contre, les francs-maçons étaient mal vus à cause de leur anticléricalisme. Je crois même qu'on avait reçu une liste de commerçants francs-maçons de Caen que l'on devait boycotter. Mes parents étaient des catholiques pratiquants. Mon père faisait partie du conseil de fabrique de la paroisse et avait un directeur de conscience (un jésuite ?) à Paris qu'il allait voir de temps à autre. Ma mère allait assez souvent (par le « train de quatre heures ») à Caen, voir sa fille et faire des achats. Sa modiste s'appelait Mme Gypaête et le pâtissier Stiffler, deux noms qui me paraissaient étranges et me faisaient rêver.

Au point de vue fortune, mon père devait en avoir assez peu. Son père était mort quand il était tout jeune. Il avait dû faire des études onéreuses pour l'époque et, d'autre part, il aidait beaucoup sa sœur Emma. Ma mère, par contre, avait de belles propriétés, en dotal d'ailleurs, qui provenaient de l'héritage Leroy. Elle hérita, aussi, de la grande maison avec un beau jardin très bien dessiné où mes parents habitèrent. Cela provenait du Dr Colas, qui avait épousé Esther Leroy, parente de ma mère. C'était un homme considéré, maire de Saint-Pierre et conseiller général. C'est lui qui fit ouvrir la grande artère qui mène à la gare et qui porte son nom, le « Boulevard Colas ». Il mourut en 1885 et légua sa clientèle et la grande maison à mes parents, l'oncle Dentu eut des titres, l'oncle Emile des herbages. De plus, le domaine avec la Tuilerie fut en indivis entre eux trois.



A l'époque, on n'avait pas l'habitude de payer sur l'heure son médecin (sauf, peut-être pour les consultations). J'avais vu ainsi, par hasard, à la veille de la guerre de 14, un client donner à mon père une pièce d'or d'un franc, ce devait être la seule fois de ma vie ! Ma mère faisait des relevés trimestriels, qui étaient payés plus ou moins bien et plus ou moins vite. Certains même avaient l'air de considérer que ce n'était pas bien de payer un médecin. C'est subtil. Pour eux, il était tout à fait normal de payer un commerçant, mais un médecin, de par sa position, ne devait pas avoir à réclamer de l'argent. Il devait être au-dessus de cela. Enfin, passons. Quant aux gens démunis, évidemment, on ne les faisait pas payer. Mon père les aidait, au contraire car il n'y avait pas de sécurité sociale et il y avait des cas tragiques.

En contrepartie, sans doute, pour améliorer les finances, mon père boursicotait, sur les avis d'un ami, un voisin, qui était directeur de l'agence du Crédit industriel de Normandie. Mon père n'était doué, ni pour les affaires, ni pour les finances. Il tombait souvent dans le panneau. Je me rappelle une histoire de glycérine qui faisait, parait-il, fl... à Marseille Cela dura des mois. Mon père était enthousiaste et essaya d'entrer avec Henri L'hirondel et Emile Leroy à la conquête de ce pactole : on devait de la glycérine des eaux usées de Marseille.

Tout se termina par une faillite complète et l'on apprit que la fameuse usine de Marseille n'avait jamais existé. Mais comme beaucoup de gens, mon père parlait peu de ses mauvaises affaires, mais plutôt des bonnes : ce fut le Canadian Pacific et les mines d'or du Transvaal (à moins que le Transvaal fut une mauvaise affaire ?). A une certaine époque, mes parents répartirent une partie de leur fortune entre leurs enfants pour les aider dans leurs installations. Je reçus, pour ma part, des actions et, entre autres, de très bonnes actions de la Banque de France et du Nord-Sud (métro). Dans l'ensemble, ce boursicotage ne fut certainement pas une mine d'or mais c'est le rôle des financiers de vivre des braves gogos.

Maurice, aussi, « faisait de la bourse » mais je ne sais ce qu'il en résultait.

Un autre moyen astucieux de faire de l'argent fut « La tuilerie ».

Ma mère avait hérité du Dr Colas d'un domaine près de Saint-Pierre qui comportait une tuilerie. Mon père, l'oncle Dentu et l'oncle Emile la chapeautaient, mais c'était mon père qui était chargé de l'administration, habitant le plus proche. Il y avait parfois des conciliabules avec l'oncle Dentu mais tous deux étaient des personnes allergiques au commerce et à l'exploitation industrielle. Le directeur était M. Bonhomme et le « comptable » le tambour de la ville de Saint-Pierre. Je ne sais s'il était très fort en comptabilité mais il était, par contre, très compétent comme tambour pour les « Avis à la population ». Je le revois parcourant la ville pour annoncer la déclaration de la guerre de 14.

La tuilerie étant au départ assez artisanale, mon père voulut la moderniser et pendant des mois on entendit à la maison parler de machines et de moteurs. Le choix se porta finalement sur Japy que mon père considérait comme très solide. Après quelques années, les résultats n'étant pas très satisfaisants, on réussissait à la vendre à bas prix à un M. Ferré, d'Orbec.

Pour nous les enfants, par contre, la Tuilerie, c'était une grande joie. Nous aimions jouer à cache-cache dans les fours encore chauds et dans la grande maison. Car la Tuilerie faisait partie d'un domaine qui comportait des bois étendus et giboyeux et un très important rendez-vous de chasse. Au rez-de-chaussée, il y avait une grande salle où l'on pouvait traiter des repas de trente couverts et, à côté, les chenils. Au premier étage, il y avait une salle de billard, trois chambres avec des meubles empire (selon Robert). A la grande salle, on servait le « repas de chasse », très prisé des chasseurs. Mon père n'était pas chasseur, l'oncle Emile était un fervent et l'oncle Dentu était surtout enclin aux « histoires de chasse », ce qui est bien utile pour devenir sénateur.

A Saint-Pierre, nous avions une cuisinière dont je vois encore les mains rougies, à force de faire la vaisselle et la lessive, et Louis Goupil. Je l'ai connu pendant des années et je l'aimais bien. C'était un breton, sérieux, travailleur et serviable. Il était jardinier, chauffeur et homme de confiance. A Noël, il allait dans sa famille à Ploërmel (ma mère avait aussi une chanson sur Ploërmel) et rapportait toujours du boudin blanc qui était la spécialité de son pays. Il était excellent.

Il y avait aussi la lingère qui venait et, chaque mercredi, le sacristain qui faisait les carreaux. Je m'amusais beaucoup avec son « blanc d'Espagne » et, ensuite, de le voir courir en sautant sur ses brosses pour cirer les parquets.

L'été, on allait à la mer. Je me rappelle de Paramé où j'ai fait mes premiers pas et où Robert est rentré dans une table où de belles dames prenaient le thé en faisant des essais de bicyclette. Il y avait aussi Carolles avec des cousins, Noirmoutier avec tante Emma, Langrune où je me suis démit la hanche et, bien sûr, Riva.

Quand les enfants étaient petits, mon père, certaines années, faisait un voyage avec l'oncle Dentu et un cousin d'Angers. Parfois, ils faisaient des randonnées en bicyclette et, comme les freins n'étaient pas fameux, ils attachaient pour la descente de gros fagots à leur vélo pour les retenir. Il nous parlait ensuite avec admiration des beautés qu'il avait vues : la Jungfrau, le « petit train de la Mure » etc. (Je n'ai pas de souvenir qu'il ait parlé de Jérusalem). Il se trouvait une fois avec ses amis à Aix-les-Bains et, comme il n'y avait plus de place dans les hôtels, ils couchèrent en gare dans les wagons-lits. La nuit, mon père but de l'eau dans la carafe qui était dans la cabine et il en fut horriblement malade.

Nous faisions aussi des voyages avec lui. J'ai des photos prises à Lourdes et, dans le Nord, à la trappe du Mont des Cats. Je me souviens aussi, en tant qu'adolescent, de saisons que nous faisions dans des villes d'eau où mon père avait des facilités en tant que médecin (Uriage d'où nous allâmes à la galette par un chemin muletier, Cauterets, etc.).

Nous fréquentions d'abord la famille : les Dentu à Vimoutiers, les Leroy à Saint-Georges, Henri et Marie-Madeleine, la Vierge-Fidèle etc. L'oncle Emile venait régulièrement (il était ingénieur de Grigne et son fils Louis de l'« Agro ». Il allait le lundi, par le train du soir à la Villette, pour surveiller les cours du bétail (?).

En plus de la famille, nous avions à Saint-Pierre un cercle d'amis. Il y avait souvent des réunions, des

soirées où l'on chantait et disait des poèmes. J'ai une photo d'une « sérénade » où l'on voit une belle jeune fille accoudée nonchalamment à une fenêtre du premier étage pendant qu'un galant chante sous sa fenêtre.

Parmi les intimes, il y avait d'abord la famille Loth. Le commandant Loth avait obtenu, à sa retraite, la perception de Saint-Pierre. Pendant la guerre de 1870, il était à Metz. Lors de la reddition de Bazaine, lui-même et tous les officiers de son régiment coupèrent en petits morceaux le drapeau du régiment et les avalèrent pour qu'il ne tombe pas aux mains de l'ennemi. Mme Loth était une Berlioz, parente du compositeur. Elle avait une propriété à Vézelay en face de la basilique avec deux beaux lions de pierre (Il y eût des discussions de famille à ce sujet ?). Les Loth avaient trois filles, très amies de mes sœurs, Henriette, Marguerite et Lily (A noter que Mme Loth et Henriette moururent centenaires et Marguerite presque centenaire). Henriette avait une très forte personnalité (comme Marie-Thérèse Dentu). On aimait les Loth et ils avaient beaucoup d'amis. Le lundi, jour de marché, elles tenaient salon et recevaient tous leurs amis des environs.

Mon père jouait aux échecs avec le Commandant Loth, souvent entre 1 h 30 et 2h, heure des consultations. Je ne me rappelle pas avoir joué avec mon père mais ce n'était pas un champion comme Jean ou Jacques.

Lily épousa Auguste Pierre Garnier. Celui-ci (Geneviève s'en est fait l'écho) n'avait pas mené une vie très sérieuse avant son mariage. La maison d'édition Garnier avait été fondée par les « grands oncles » qui avaient lancé leur affaire par la publication des « Fleurs du mal » de Baudelaire et des revues scabreuses. L'un avait été à R. où il avait fondé une grande librairie française et l'autre s'occupait des éditions en France. A.P. Garnier a une tante à Paris, très « bonnes œuvres avec dispensaires et .... Celle-ci rencontrait souvent dans les pèlerinages Mlle de Vendeuvre, parents du commandant de Vendeuvre de Vendeuvre. Celle-ci habitait à Saint-Pierre et était de nos relations ainsi que de celles des demoiselles Loth. Or à Lourdes, Mlle Garnier lui exposa le problème de son neveu Auguste Pierre. Elle lui dit alors qu'elle connaissait à Saint-Pierre des jeunes filles en tous points remarquables pour faire de bonnes épouses, loin de ce Paris où les femmes avaient si peu de moralité. Justement, à ce moment, il y a avait Lily Loth qui chantait dans une chorale car elle avait une très jolie voie. C'est ainsi que Lily Loth épousa Auguste Pierre Garnier (je sais que mon père n'aurait pas voulu que ma sœur épousa Auguste Pierre Garnier. Il n'explicita pas les raisons et cela resta confidentiel, sans doute à cause des frasques du jeune Auguste Pierre et de l'origine de la fortune : les « Fleurs du mal » et les revues). Lily ne connaissait pas les éditions Garnier. Aussi, quand on lui dit que le prétendant était libraire, elle répondit ingénument que s'il le voulait, elle tiendrait la caisse. Enfin, le mariage eût lieu, M.P. Garnier fut très généreux pour Saint-Pierre, tout s'est très bien passé et ils eurent beaucoup d'enfants. Nous sommes restés très amis avec les Garnier (l'aîné, Jean, est le parrain de Mady) notamment Lily et avec toutes ses sœurs et Mme Loth que nous avons fréquenté jusqu'à leurs centenaires.

Les Loth furent pour nous des amis fidèles et très agréables. Il y avait souvent entre nous des réunions, littéraires ou musicales, des thés, des scénettes avec d'autres invités. Parmi ceux-ci, il y avait la famille Bréard. M. Bréard était pharmacien. C'était un homme original pour l'époque, entreprenant, commerçant, mais un peu utopique. Il avait deviné l'ampleur que prendront la publicité et le cinéma. Il fabriquait dans son officine des produits, tels que le « calmebébé » (c'était du talc) ou «l'onguent Horse » (je n'ai jamais connu l'usage. C'était, je crois, pour les sabots des chevaux). Il plantait dans les champs de grands panneaux pour vanter ses fameux produits. C'était une révolution pour l'époque. Il avait pressenti aussi l'avenir du cinéma et avait créé dans la salle paroissiale, le « bon cinéma », qui comme son nom l'indique, ne passait que des films de la « bonne presse ». Je me rappelle que, vers 1920, il lança le cinéma sonore. Il y eut l'exhibition mémorable de « Ben Hur » où des équipes de jeunes faisaient de bruitage. J'étais chargé de racler avec vigueur les chaînes de forçats au rythme puissant de la grosse caisse de l' « hortator ». Son fils Paul, qui était de mon âge, et un de mes grands amis, était aussi réquisitionné. Cela changeait de bruitage habituel du cinéma qui était assuré par l'organiste qui jouait du Chopin. Paul mourut à Nancy où il possédait un laboratoire pharmaceutique (laboratoire Fandre). Quand je le rencontrais, nous évoquions toujours « Ben Hur ».

Il y avait aussi les Jalibert. Le commandant Jalibert était venu s'installer au château de Grisy bien avant la guerre de 1914. Il avait démissionné de l'armée. Il faisait partie de ces officiers qui avaient refusé de forcer les portes des églises pour y faire les fameux « inventaires » au moment des lois du petit père Combes. Il y

avait plusieurs enfants. Son gendre exploitait le domaine. C'était un horsain, il était d'Ancy-le-Franc (Yonne) et en plus s'appelait Edme. Cela ne l'empêchait pas cependant d'être charmant et très bon ami. Une de ses filles épousa un médecin roumain installé à Saint-Pierre et grand mélomane. Un autre, marié à Paris, avait un très beau château près de Saint-Pierre.

Venons-en aux cousins.

Il y avait la famille René Gallet (selon Robert, parents éloignés du parfumeur). Il habitait Vire, dans une grande maison dans une rue montante. Il avait deux filles qui ne se marièrent pas. Il était banquier (?) et surement « rentier » selon les règles de l'époque. Ils étaient très cultivés et aimaient recevoir des écrivains. À l'automne, ils allaient dans une propriété à une quinzaine de kilomètres de Saint-Pierre et nous y invitaient chaque année. Je revois encore la « rade » qui montait à la maison, en pleine campagne décorée avec goût avec d'énormes bouquets de frondaisons aux couleurs mordorées de l'automne. L'une d'elle alla longtemps au Mexique et nous envoyait de là-bas des cartes postales de toreros et de courses de taureaux (de quoi faire rêver à l'époque). Les cartes venaient de Guadalajara.

Les Labutte habitaient Lisieux. M. Labutte était expert agricole. Ma grand-mère maternelle était une Labutte et si, comme on le dit, il y avait cousinage entre les L'hirondel et les Leroy, cela pourrait peut-être être par les Labutte (au vu de l'arbre généalogique). Ils possédaient une résidence secondaire à Sainte-Foy-de-Montgomery près de l'endroit où Rommel fut blessé. C'était sur une colline avec une jolie vue. Son frère était vicaire général à l'évêché de Bayeux. Il passait pour avoir le bras long. Il aurait dit à Henri L'hirondel « si un de vos fils veut entrer dans les ordres, je me fais fort d'en faire rapidement un évêque ». Mais on continue à manquer d'évêque dans la famille !

Il y avait Arthur Martine. Il n'avait plus ses parents. C'était un parent de ma mère, un célibataire, très social, musicien. A l'armée, il faisait partie de « la musique ». Il habitait Mesnil-Mauger, la maison où Robert demeura longtemps après. Il avait des autos impressionnantes et à une certaine époque, presque chaque dimanche, nous faisions des promenades avec lui, Henri Leroy (en « Chenard » car il ne voulait pas avoir la voiture de tout le monde), Louis Leroy (qui parfois agaçait car il allait ou trop lentement ou trop vite), Maurice, Robert et parfois les Dentu. On visitait des manoirs, des châteaux (château de Falaise), nous allions même loin. Je me rappelle d'une église (dans l'Orne ou dans la Sarthe ?) qui attirai les curieux car le curé avait peint dans son église une énorme fresque sinistre représentant des diables et l'apocalypse.

Arthur Martine aimait beaucoup mes parents et il avait toujours dit à ma mère que c'était elle qui hériterait car il n'avait pas de proche famille. Mais il fut tué en 1914 et on ne trouva aucun testament... Un beau jour, en 1920, j'étais au collège à Poitiers quand en arrivant en classe de musique on me dit « Ah ! à propos, ce n'est plus du piano que nous faisons mais de la flûte ! ». C'était la flûte (en argent) d'Arthur Martine qui me tombait sur la tête ! C'est tout ce que ma mère, après des années de discussion, avait pu arracher aux Tourmente (les biens nommés), des cousins plus proches qui avaient hérité d'Arthur Martine et qu'il détestait. Ils étaient à couteaux tirés. Je suppose que c'est en me faisant passer pour un fan de la flûte que l'on obtint ce « souvenir ». (Je ne sais toujours pas jouer de la flûte !).

Parmi les amis plus lointains, je me souviens du docteur Pirus, qui était médecin du sanatorium de Villepinte à Villemomble près de Paris. J'y allai plusieurs fois. Il avait deux fils. L'un était prêtre-administrateur à Clamart (je me rappelle le titre, mais je ne sais à quoi il correspond), l'autre était ingénieur des mines à Makatea, île du Pacifique (ce nom m'enchantait).

Il y avait aussi miss Cassidy. C'était une irlandaise que ma mère avait connue en pension (?). Elle était célibataire, très vive et farouchement irlandaises avec son Shamrock. Parfois elle me donnait des leçons d'anglais. Elle faisait de longs séjours à la maison. Un de ses frères avait dû abandonner l'Irlande, au moment de la famine due à la pénurie de pommes de terre et au refus des Anglais de les aider. Ils avaient ainsi affamé l'Irlande, beaucoup étaient morts de faim et d'autres comme les Kennedy, les Reagan avaient dû émigrer aux USA. Son

frère était parti sur un voilier. À quelques jours de là, elle fut réveillée en sursaut. Elle entendait son fils l'appeler, l'appeler puis plus rien. Le voilier fut perdu corps et biens.

Je me rappelle aussi de Mme de la Maillerge à Saint-Pierre qui habitait un petit hôtel particulier, rue du Boscq. Je revois encore le grand salon dont les grandes porte-fenêtres donnaient sur un très beau et un très grand jardin (qui depuis a été acheté par la municipalité et est devenu le jardin public de la ville). Ma mère aimait recevoir, donner et aller à des thés. J'y allais parfois. C'est ainsi que je me souviens de Mme de la Maillerge. Nous allions aussi chez les Bazin, notaire.

Enfin, pour finir, citons encore quelques noms : le Dr Boulai de Rennes, le Dr Larrieu, près de Paris, les Lemière, des parents ou amis à Angers, à Issoudun (mot qui m'enchantait).

Ma sœur

Selon l'avis de Robert, elle était « supérieure à ses frères », très intelligente, très cultivée, d'un heureux caractère. J'ai gardé d'elle un souvenir vivace. Pendant la guerre de 1914, j'étais à Riva. Je montai au premier étage et arrivai à la porte de la chambre de ma sœur (à gauche) qui était ouverte. Elle écrivait à son secrétaire. Je m'arrêtai interdit. Elle était comme transfigurée en écrivant. Son image s'est imprimée en moi.

Henri

Je l'ai surtout connu à la fin de sa vie, car avant j'étais plutôt dans le groupe des jeunes. Mais je garde de lui un merveilleux souvenir (dont j'ai la photo). C'était pendant ces exceptionnels réveillons de famille tout à la joie et à l'affection de tous. On le voyait si heureux et riant de bon cœur.

De « Mademoiselle », je me rappelle surtout les déjeuners de la rue de Caumont, si gais et si entrains. Mais on lui faisait sans doute monter la tension. Un souvenir : un jour, au déjeuner, il n'y eut plus d'eau minérale. Mademoiselle demanda de lui en apporter. Les bouteilles de Vichy arrivèrent et chacun reçut sa part. Mais patatras ! La cuisinière, éplorée, arriva : « Mademoiselle, dit-elle, c'était votre eau de Lourdes ... ». La provision d'eau de Lourdes s'était évaporée et transformée en un vulgaire breuvage !!! Jugez du scandale !!!

Bernard FERNAGUT